

FEMMES COMPOSITRICES

Pages de l'histoire musicale de l'Azerbaïdjan

L'histoire de la musique azerbaïdjanaise compte bien des noms, et derrière son timbre ne se cachent pas seulement des notes, mais une lutte pour le droit d'être entendue. Pour les femmes compositrices, ce chemin fut particulièrement ardu. Au milieu du siècle dernier, alors que la profession de compositeur était presque exclusivement masculine, leur apparition ne fut pas un simple fait artistique : ce fut un événement d'ordre humain. Elles furent les premières en tout : premières à oser pénétrer un espace où ne résonnaient que des voix d'hommes ; premières à écrire une œuvre lyrique féminine ; premières à unir la tradition nationale à la forme académique, portant la musique d'Azerbaïdjan vers de nouveaux horizons.

Agabaji Rzayeva [1912-1975], la première note de liberté

Jeune fille issue d'une famille patriarcale de Bakou (son grand-père, Mirza Faradj Rzayev, était un célèbre joueur de tar, et son père, Ismaïl Rzayev, interprétait les chants populaires sur le même instrument), timide et réservée, Agabaji traversait chaque jour les rues de Bakou avec son tar, attirant regards étonnés ou désapprobateurs. Un rôle décisif dans son destin fut joué par Uzeyir Hadjibeyli, ami proche de la famille.

À partir de 1935, Agabaji Rzayeva se produisit comme joueuse de tar, et trois ans plus tard elle fut intégrée à la délégation représentant l'art azerbaïdjanais à la Décade de la culture nationale à Moscou. En 1940, elle termina l'École de musique de Bakou et devint éditrice musicale

à la Radio azerbaïdjanaise. C'est durant la guerre qu'elle composa sa première œuvre importante, la *Marche patriotique* pour orchestre d'instruments populaires. Puis, elle entra dans la classe de composition d'Hadjibeyli au Conservatoire et, en 1947, elle devint la première femme diplômée en composition professionnelle





en Azerbaïdjan. Après la guerre, elle poursuivit ses recherches et produisit de nouvelles œuvres.

Ses mélodies, simples et mémorables, résonnaient jusque dans les rues. Ses premières compositions s'inspirèrent de la poésie, à l'instar de *Ey pari* (*Oh fée!*) sur des vers de Nizami. Plus tard, elle créa un cycle de romances sur des poèmes, entre autres, de Nasimi et Fuzouli. Parmi ses œuvres célèbres figurent *Çoban Qara* (*Berger noir*), *Kəklik* (*Perdrix*) ou encore *Şuşanın yolları* (*Les routes de Choucha*), mais également des chansons pour enfants, comme *Kukla* (*Poupée*) ou *Balaca kapitan* (*Petit capitaine*). Au fil des ans, Agabaji Rzeyeva devint l'une des compositrices les plus interprétées du pays (par, entre autres, Bülbül et Rachid Beyboutov), et elle travailla aussi dans d'autres registres : elle créa la comédie musicale *Mübahisə etmə* (*Ne discutez pas*) [1965, avec I. Gouliyev], des pièces pour orchestre d'instruments populaires et des œuvres de musique de chambre.

Artiste émérite d'Azerbaïdjan en 1960, Agabaji Rzeyeva s'éteignit en 1975, mais ses mélodies vivent encore dans la mémoire populaire. Sa vie a prouvé que la musique n'est pas une question de genre, mais une question de vocation. Et surtout, elle a ouvert la voie à celles qui, après elle, ont osé prendre un instrument, écrire une partition, monter sur scène.

Chafiga Akhundova [1924-2013], le premier rocher

Lorsque, en 1956, la scène du Théâtre national d'opéra et de ballet d'Azerbaïdjan fit entendre la première de *Gəlin qayası* (*Le rocher de la mariée*), le public découvrit sur l'affiche un nom de femme. C'était alors impensable. Pour le pays, ce fut un événement ; pour Chafiga Akhundova, l'aboutissement de longues années de travail et d'une persévérance rare à son époque. Son opéra devint le premier de tout l'Orient composé par une femme.

Chafiga fit ses études à l'École de musique Asaf Zeynally, puis au Conservatoire, où son professeur fut Gara Garayev, l'un des piliers de l'école azerbaïdjanaise de composition. De lui, elle apprit non pas un style, mais une exigence : la responsabilité de chaque note, la capacité d'entendre la musique comme une forme de pensée.

Par la suite, Akhundova se consacra aux genres vocaux et de chambre. Ses chansons, *Azərbaycan elləri* (Terres azerbaïdjanaises), *Sənsiz günlərim* (Mes jours sans toi), ou encore *Qarabağım* (Mon Karabakh), résonnaient à la radio, dans les concerts, dans les maisons : des mélodies où le lyrisme populaire se mêle à la clarté de la forme européenne. Elle écrivit aussi pour le théâtre et le cinéma, collabora avec les écrivains Rasul Rza, Mirza Ibragimov, Said Rustamov. Ses œuvres furent jouées en Russie, en Bulgarie, en Turquie, en Égypte, en Iran, en Allemagne, partout, on y reconnaissait cette même voix limpide et humaine, signature de son art.

Pour sa contribution à la musique, Chafiga Akhundova reçut le titre d'Artiste du peuple de la RSS d'Azerbaïdjan (1973), mais, sans doute, le plus important dans sa destinée est que c'est à partir de son nom qu'un nouveau chapitre de la musique académique azerbaïdjanaise a commencé, car, pour la première fois, la voix féminine résonna sur la grande scène.

Elza Ibrahimova [1938-2012], la mélodie de l'âme

Petite, Elza ne savait pas encore écrire les notes, mais elle retenait les inflexions des chants populaires, écoutait longuement les modulations du mugham, essayant de les reproduire sur un vieux piano, qui reste aujourd'hui témoin de son destin musical.

Dans la famille Ibrahimov, la musique était une véritable respiration. En découvrant chez la fillette une oreille rare et un sens naturel de la forme, ses parents l'inscrivirent à l'école de musique n°8. Puis vinrent l'École de musique Asaf Zeynally et enfin le Conservatoire d'État d'Azerbaïdjan Uzeyir Hadjibeyli. Son maître fut Gara Garayev. Il 'aiguillait' plus qu'il n'enseignait, et, lorsque ses étudiants recevaient pour devoir d'écrire une partie d'œuvre, Elza lui apportait déjà une composition entière, dotée d'une dramaturgie et d'une logique parfaitement construite.

Dans ses partitions, on entend à la fois l'imagerie orientale, la rigueur de l'école européenne et sa propre voix : claire, concentrée, d'une émotion contenue mais profonde. Son œuvre embrasse presque tous les genres :



musique symphonique, de chambre, vocale, théâtrale. Le sommet de sa création fut l'opéra *Afət* (Catastrophe) [d'après la pièce éponyme de Huseyn Javid], suivi de *Yanan laylalar* (Berceuses brûlantes). L'opéra inachevé *Şeyx Şamil* (Cheikh Shamil) révèle, même à travers ses fragments, l'ampleur de son ambition artistique. Et une place particulière revient à sa cantate *Vətən şəhidlərinə* (Aux martyrs de la Patrie), un cri contenu, où s'unissent héroïsme et douleur intime. Ses œuvres furent jouées en Azerbaïdjan, en Russie, aux États-Unis, en France, en Suède, en Algérie et en 2001, l'American Biographical Institute lui décerna le titre de 'Woman of the Year'.

La musique d'Elza Ibrahimova, c'est une pensée qui chante. Elle a fait de la mélodie non pas un ornement, mais une voie de connaissance de soi. Et à travers elle, la musique azerbaïdjanaise a trouvé un nouveau visage, celui d'une âme qui écoute le monde et lui répond par la beauté.

**Sevda Ibrahimova [1939-2022],
l'écho de la mémoire**

Si la musique d'Elza Ibrahimova est un souffle intérieur, celle de Sevda Ibrahimova est comme un écho de la mémoire. Elles sont sœurs, mais leur langage diffère : chez Sevda, tout est tourné vers le temps, vers sa résonance dans l'âme humaine. Elle aussi passa par l'École de musique Asaf Zeynally, puis par le Conservatoire d'État, dans la classe de Gara Garayev. Mais si le maestro lui transmet la discipline de la pensée musicale, c'est sa propre sensibilité qui façonna son style : une synthèse rare entre la tradition du mugham, l'esprit symphonique occidental et une introspection presque métaphysique.

Dans les années 1970–1980, ses œuvres furent jouées à Bakou, à Moscou, à Tbilissi, mais aussi à Prague, Varsovie et Budapest. Parmi les plus connues figurent sa *Symphonie en trois mouvements*, sa *Sonate pour violon et piano*, son *Poème pour orchestre à cordes*, sa *Suite pour flûte et piano* et sa *Fantaisie* sur des thèmes du poète Fuzouli. Chacune de ses partitions semble construite sur un souffle, comme si la musique respirait à la manière du corps humain. Dans son écriture, la mélodie n'est jamais décorative et ses harmonies font entendre à la fois la nostalgie orientale et la rigueur d'un esprit analytique.



Dans les années 1990, Sevda Ibrahimova écrivit *Requiem pour le Karabakh* qu'elle dédia à la mémoire des enfants tombés pendant la guerre. Dans les années 2000, elle se tourna vers la musique de chambre et les cycles vocaux sur des poèmes de Vurgun, Muchfig et Natavan. Les intonations y deviennent plus calmes, plus intériorisées, comme si la compositrice parlait à voix basse avec le temps lui-même.

Aujourd'hui, son œuvre est désignée 'pont entre la modernité et la mémoire nationale', car dans chacune de ses pages, la culture de l'Azerbaïdjan n'est pas seulement un décor, c'est une matière vivante, une voix qui continue de retentir.

**Elmira Nazirova [1928-2014],
l'ombre et la lumière**

Chez Elmira Nazirova, la musique semble naître d'un silence profond, comme une étoile surgissant de la nuit. Sa créativité se distingue par une clarté de pensée et une sensibilité presque mystique... elle sait écouter l'invisible.

Née à Bakou, elle étudia au Conservatoire d'État d'Azerbaïdjan dans la classe de composition de Gara Garayev, avant de poursuivre une formation en recherche musicale. Au fil des ans, elle enseigna au Conservatoire, formant plusieurs générations de musiciens.



Contrairement à beaucoup de ses contemporaines, Nazirova refusa très tôt d'imiter quiconque : elle bâtit son propre univers sonore, à la frontière du classique et du spirituel. Dans ses œuvres, la musique n'est pas un récit, c'est un espace où les sons deviennent des traces d'émotion, où le rythme est respiration, où



l'accord se transforme en lumière. Parmi ses compositions majeures, on retrouve sa *Symphonie de chambre n°1*, ses *Dialogues pour violon et piano*, son *Monologue pour violoncelle solo* ou encore son *Paysage sonore du matin*.

Elmira Nazirova appartient à cette rare catégorie d'artistes pour qui la musique est une forme de contemplation. Sa voix, tranquille et forte à la fois, relie la tradition spirituelle de l'Orient à la pensée moderne de l'Occident. Et dans ce dialogue, elle trouve une unité que peu ont su atteindre.

Franghiz Ali-Zadeh [contemporaine], la voix du feu et du silence

Parler de Franghiz Ali-Zadeh, c'est évoquer une force intérieure qui transcende les frontières du son. Elle est à la fois compositrice, pianiste virtuose, pédagogue, et ambassadrice de la musique azerbaïdjanaise dans le monde entier.

Née à Bakou, Franghiz Ali-Zadeh étudia au Conservatoire d'État, dans la classe de Gara Garayev, où elle reçut l'héritage d'une école à la fois intellectuelle et profondément nationale. Nommée Artiste du peuple d'Azerbaïdjan, elle a reçu de nombreux prix internationaux.

Dès ses premières pièces, elle sut créer un langage personnel : une fusion de l'avant-garde européenne et des intonations du mugham, cet art millénaire du chant improvisé azerbaïdjanais. Son œuvre la plus célèbre, *Mugham Sayagi (Dans le style du mugham)*, écrite pour violoncelle et piano, est devenue un symbole de cette synthèse. Mais derrière chaque partition se cache une idée philosophique : la confrontation entre l'ancien et le nouveau, entre la fragilité et la force, entre le cri et le silence. Ses œuvres, *Oyan! (Réveillez-vous !)*, *Habil-Sayagi (Dans le style d'Habil)* ou encore *Qarabağnamə (Le nom Karabakh)*, ne se contentent pas de parler : elles brûlent. Elles brûlent comme la terre du Caucase, comme la mémoire d'un peuple, comme la foi en la lumière même dans la nuit.

Aujourd'hui encore, Franghiz Ali-Zadeh demeure la figure la plus connue de la musique azerbaïdjanaise contemporaine. Ses œuvres sont jouées à Berlin, New York, Tokyo, Paris, Londres, et partout, on y reconnaît cette même signature : un souffle ardent, une pensée ciselée, une âme en feu.

Khadija Zeynalova [contemporaine], passerelle entre les mondes

Si la génération précédente a ouvert la voie, Khadija Zeynalova l'a prolongée vers l'avenir. Compositrice,



pianiste, pédagogue, elle appartient à ce nouveau visage de la musique azerbaïdjanaise : une génération qui pense à la fois dans la langue du monde et dans celle de ses racines.

Née à Bakou, elle fit ses études au Conservatoire d'État d'Azerbaïdjan, puis poursuivit sa formation en Allemagne, à Cologne, où elle réside encore aujourd'hui. Cette rencontre de deux cultures, orientale et européenne, a façonné son art : une musique à la fois transparente et dense, méditative et moderne. Dans ses œuvres, les traditions de l'Azerbaïdjan apparaissent non comme un ornement, mais comme une mémoire vivante. On y entend les motifs du mugham, les rythmes anciens des danses du Caucase, les intonations des mélodies populaires, mais transfigurés par une pensée contemporaine. Ses compositions, *Eternity*, *Oriental Sketches*, *Wind of the Caspian*, *Dialogue avec le temps* ou encore *Requiem pour la terre natale*, sont jouées dans les salles de Berlin, Vienne, Paris, Zurich, Bakou...

Khadija Zeynalova enseigne également la composition et la théorie musicale à l'Université des arts de

Cologne, formant une nouvelle génération de musiciens européens ouverts à la culture orientale. Elle écrit sur la philosophie de la musique, les rapports entre le son et la mémoire, la présence du sacré dans la création.

Épilogue, la voix continue...

L'histoire des femmes compositrices d'Azerbaïdjan est celle d'un éveil. Ce n'est pas seulement un récit de musique, c'est un récit de courage, de dignité et de foi. Ce qui fut pour elles un acte d'audace est devenu aujourd'hui un fondement. D'Agabaji Rzayeva à Khadija Zeynalova, elles ont prouvé que la musique n'a ni genre, ni frontière, ni appartenance : elle est la langue du cœur humain. Leurs œuvres résonnent comme un chœur sans fin et c'est grâce à elles que la musique a appris à parler d'une nouvelle manière, avec la voix de la lumière.

C'est là leur véritable héritage, elles ont rendu possible ce que l'on croyait impossible. ❖